

GADOURY, Lorraine, *La noblesse en Nouvelle-France, Familles et alliances*. Montréal, Hurtubise HMH, 1992.

Jean-Claude Dubé

Volume 47, numéro 3, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305257ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305257ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, J.-C. (1994). Compte rendu de [GADOURY, Lorraine, *La noblesse en Nouvelle-France, Familles et alliances*. Montréal, Hurtubise HMH, 1992.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(3), 434–435.

<https://doi.org/10.7202/305257ar>

GADOURY, Lorraine, *La noblesse en Nouvelle-France. Familles et alliances*. Montréal, Hurtubise HMH, 1992.

Lorraine Gadoury vient de publier la thèse qu'elle a soutenue à l'Université de Montréal en 1988. C'est une bonne nouvelle pour tous ceux qui s'intéressent à la Nouvelle-France. D'autres groupes sociaux avaient déjà fait l'objet d'études de la part des historiens; personne ne s'était encore attaché à décrire «une partie importante de son élite» (p. 2), c'est-à-dire la noblesse.

La préoccupation première de l'auteure est d'ordre démographique: «Cette étude tente de montrer comment la démographie peut apporter à l'histoire un éclairage neuf, et efficace sur les hommes et les femmes des siècles passés» (p. 1), elle devrait faciliter le travail de ceux qui s'attachent à l'«histoire économique et sociale (p. 1). Dans cette optique, la démarche adoptée est double; d'abord définir et circonscrire aussi exactement que possible le groupe en question; puis, une fois cette base sérieusement établie, retrouver les comportements démographiques qui le caractérisent. Ce sont les deux parties du livre.

Opération plus compliquée sans doute pour le non-initié, définir la noblesse d'Ancien Régime. L'auteure s'appuie judicieusement sur les réflexions de Pierre Goubert pour en arriver à ceci: est noble, celui qui porte le titre d'écuyer dans les documents notariés, qui «vit noblement», c'est-à-dire sans déroger et s'emploie à des tâches militaires, administratives et judiciaires. Notons une première spécificité coloniale: la portion imposante des militaires dans ce milieu, en comparaison avec la métropole. Une deuxième est seulement mentionnée par l'auteure dans une note: «le commerce est permis aux nobles de la colonie» (p. 25, note 38). Il eut sans doute fallu expliciter davantage cette spécificité, parce que c'est une donnée sociale de grande importance et qui contredit aux principes de base de la noblesse.

Nous sont ensuite précisées les diverses étapes de la formation du groupe — en gros du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle au milieu du XVIII<sup>e</sup>. Des listes mises en annexe permettent de connaître avec précision les «membres fondateurs» de la noblesse coloniale. Figure également une étude sur ceux qu'on peut appeler des «hybrides», c'est-à-dire des «presque nobles», non encore intégrés au premier ordre, mais ayant des rapports étroits avec lui, des bourgeois en voie d'ascension sociale notamment.

La partie la plus importante du livre (p. 55-151) est consacrée aux comportements démographiques: célibat et mariage — et donc tout le monde des alliances; la fécondité; la «constitution de la famille»; la mortalité. Des tableaux illustrent chacun de ces paliers.

Retenons quelques-unes des conclusions de l'auteure en nous servant tout spécialement des réflexions qui terminent la deuxième partie (p. 149-151).

Divers éléments mettent en évidence une nette différence de comportement entre les nobles et les non-nobles; et tout d'abord concernant le célibat: pour les garçons, il est deux fois plus élevé chez les premiers — plusieurs émigrent après l'adolescence. Pour les filles, c'est trois fois plus, et cela

explique le nombre imposant de vocations religieuses qu'on retrouve parmi elles. On a des preuves que, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, il y avait des formes de limitation des naissances, ce qui pour l'ensemble de la population québécoise ne débutera qu'à la fin du XIX<sup>e</sup>. Les nobles ont une espérance de vie plus élevée que les roturiers; il faut toutefois noter que pour eux la mortalité infantile, qui était relativement basse au XVII<sup>e</sup> siècle, s'élève de façon significative au XVIII<sup>e</sup>; elle est due en grande partie à la pratique de la mise en nourrice qui se généralise alors. Pour la plupart des aspects abordés, l'auteur a noté une remarquable convergence entre les comportements des nobles de Nouvelle-France et ceux des élites européennes de la même époque.

Voilà un bref aperçu de ce que ce livre, bien rédigé dans l'ensemble, apporte aux historiens de la Nouvelle-France. Il faudra pousser l'étude plus loin, par exemple concernant les modalités et le montant de la fortune de ces nobles, leur niveau culturel, leur rapport à la religion; comparer avec d'autres noblesses coloniales — les Antilles françaises, ou les colonies américaines par exemple — mais le point de départ est solide, et stimulant.

*Département d'histoire  
Université d'Ottawa*

JEAN-CLAUDE DUBÉ